

pen
CLUB FRANÇAIS



N° 35

février 2022

LA LETTRE



Cercle Littéraire International, l'un des Centres du PEN International

Organisation mondiale d'Écrivains accréditée auprès de l'UNESCO

11 bis, rue Ballu 75009 PARIS

Courriel : français.penclub@neuf.fr

La Lettre du P.E.N. club français

N°35 – février 2022

Sommaire

<u>Éditorial : <i>Hommage à Jeanine Baude</i> par Max Alhau et Jacqueline Persini</u>	p. 3
<u><i>Le PEN Club français débat en ligne</i> (Chapeau de Jean-Philippe Domecq)</u>	p. 9
<u><i>La Nostalgie des origines</i> par Yaïr Biran</u>	p. 11
<u><i>La ballade des jeunes filles</i> par Mona Gamal El Dine</u>	p. 15
<u><i>Poète dans un jury</i> par Max Alhau</u>	p. 17
<u><i>Derniers mots</i> par Colette Klein</u>	p. 20
<u><i>Grand Prix de la Critique littéraire</i>, avec Antoine Spire et Philippe Dufour</u>	p. 22
<u>Les membres du P.E.N. Club français publient</u>	p. 28
<u>Le P.E.N. Club français : Adhésion et charte</u>	p. 30

Directeur de Publication : Antoine Spire
Couverture : Isabelle Clement

Maquette : Jean Le Boël

ÉDITORIAL

Le lundi 27 décembre 2021, nous avons appris la disparition de Jeanine Baude, qui fut Secrétaire générale de notre association, puis Présidente du Comité des Femmes. Nous vous proposons successivement le témoignage de Max Alhau, puis, de Jacqueline Persini, un poème et la recension du recueil *Les roses bleues de Ravensbrück*.

Max Alhau : Hommage à Jeanine Baude

Rendre hommage à une amie côtoyée durant plus de vingt ans fait resurgir les émotions, les souvenirs dont ceux de la lecture de ses livres. C'est tout cela qui afflue quand l'absence définitive s'est imposée.

Comment ne pas évoquer la femme d'action, la voyageuse, l'écrivaine que fut et que reste Jeanine dans notre mémoire ?

Son désir d'action l'entraîna, il y a quelques années, à faire partie de l'Association des Amis de Louis Guillaume dont la Présidente était Lazarine Bergeret et dont Jeanine fut d'abord la secrétaire générale, puis la Présidente en 2011 quand Lazarine Bergeret, en raison de son âge, dut passer la main. Cette association qui décerne chaque année le prix du poème en prose fut animée par Jeanine avec ardeur et talent. Elle organisa à la Maison de la Poésie le 1^{er} décembre 2012 un colloque « Autour du poème en prose » auquel participèrent de nombreux poètes et qui connut un vif succès.

L'engagement de Jeanine se traduisit aussi dans le cadre du PEN Club et sa participation au Comité des femmes écrivains où son activité fut, hélas, réduite en raison de la maladie, un cancer qu'elle combattit avec un immense courage jusqu'au dernier moment.

Il est nécessaire aussi de rappeler son activité en tant que directrice littéraire aux éditions Petra où elle s'occupait de la publication de livres de poèmes et de nouvelles avec la conviction qu'on lui connaissait.

Femme d'action, Jeanine était également une voyageuse qui aimait relater ce qu'elle avait découvert. Lorsqu'elle alla à Buenos Aires, elle en rapporta un livre : *Le goût de Buenos Aires* (Mercure de France 2009). De même, elle séjourna longuement à New York ce qui donna lieu à deux publications : *Le Chant de Manhattan* (Seghers, 2006) et *New York is New York* (Tertium, 2006). Venise fut aussi une ville que Jeanine visita et célébra avec *Venise Venezia Venessia* (éditions du Laquet, 2001). Le goût de la découverte des paysages et celle des poètes l'entraîna en Slovaquie et donna lieu à *L'insoutenable légèreté du poème*, autour de quatre poètes slovaques : Turan, Bielik, Zbruz, Litvak (Revue l'Arbre à Paroles, 2001).

Malgré son goût pour les voyages, il semble que le lieu d'adoption de cette Méridionale fut Ouessant où elle possédait une maison. L'île était un refuge, une terre rude et accueillante où elle aimait résider l'été. Elle publia ce livre : *Ile corps océan*

(L'Arbre à parole, 2007) traduit en espagnol par Porfirio Mamani Macedo qui célèbre ce lieu. Mais l'essentiel, pour Jeanine, était la poésie et s'il n'est pas question dans cet hommage d'analyser une œuvre abondante et talentueuse, il faut toutefois mentionner que l'écriture de Jeanne, forte, sensible, ne contrastait pas avec son être mais en était le reflet : une écriture qui laissait percer ses sentiments, son goût pour l'humain. Il convient de rappeler ce qu'est son dernier livre écrit durant sa maladie en quelques jours : *Les Roses bleues de Ravensbrück* (La rumeur libre, 2021) : des poèmes d'une force, d'une sensibilité peu communes, des poèmes en hommage aux femmes déportées, des poèmes de la révolte, de la douleur et du refus de ces crimes qui furent ceux d'hommes habités par la haine et la cruauté.

Ces lignes reflètent bien imparfaitement ce que fut Jeanne mais elles sont l'approche d'une femme qui sut résister à la souffrance avant d'être vaincue, une femme qui portait en elle son goût pour la générosité, l'amitié, des qualités que chacun a pu apprécier et dont il se souvient avec émotion en ces moments douloureux.



**Max Alhau à la Maison de Poésie – Fondation Émile Blémont
(photographie de Fabienne Beauveau)**

Jacqueline Persini : poème en hommage à Jeanine Baude

Offrande

Un pas après l'autre, des pas près d'elle
des pas avec elle
les jambes suivent et son dos se redresse
on oublie le lit mais pas la fenêtre
avec elle, je marche, je m'arrête
sans parole, nos corps avancent
et se relient

Le couloir est long
longue est la peine
de nouveau la chambre
mais pas le lit
non surtout pas le lit
le fauteuil
s'asseoir prend du temps

Nous avons le temps de la vie...

Elle s'assoit, elle y arrive.
Je la regarde dans les yeux
ses yeux qui voient et pensent
le bleu et le noir

Son regard, comme celui des nouveau-nés
des bébés, m'éclabousse
d'eaux primitives, claires et obscures
leur déferlement sans fond
me rend nouvelle, m'accorde à elle
pour voler au secours du monde

Liées à ce qui nous échappe
chacune garde son cri
le mot amitié prend tout son temps
pour s'habiller de lumière
les autres mots se taisent
plus de terre plus de ciel
plus d'endroit plus d'envers
nous sommes sans âge

dans l'instant de nos marches
de nos regards

Seules nos âmes savent l'offrande

4 octobre 2021 à l'hôpital Saint Joseph

Jacqueline Persini : note de lecture

Jeanine Baude, Les roses bleues de Ravensbrück, La rumeur Libre, 72p., 2021

Jeanine Baude est auteur de nombreux recueils de poèmes, de récits qui s'inscrivent dans une grande ouverture au monde.

Avec un *non* à toute forme de violence, un *oui* à la beauté et à la jouissance, elle poursuit sa marche dans un besoin vital de poésie. Son écriture exigeante ravage et sauve. Tous ses livres semble habiter un lieu de risque, d'énergie, de résistance. Avec un même souffle, elle entremêle les fils du dehors et du dedans, de l'intime et de l'universel.

Dans ce recueil, elle parle aux femmes de Ravensbrück : « *Tuées, Trouées, Clouées, Battues, Violées / par les nazis, dans le camp de concentration* ». Sa mémoire est une mémoire du corps, comme si circulait dans ses veines à elle, leur sang, comme si leurs jambes la portaient, l'incitaient à tenir debout. Et par la magie de la sculpture de ses phrases, on la voit donner la main à ces femmes pour *sauver leur peau*, sauver la sienne et la nôtre... S'identifiant au « *matricule des roses bleues de Ravensbrück* », avec Adèle, Adrienne, Sophie, elle résiste, rit, danse, invente un chant. Le désir est comme « *une couverture chaude et pailletée/ en perles de rosée/ en roses de sang* », désir qui sait aussi se *vautrer* dans l'*audace* du premier amour. Une louve hurle : « *il n'y a que/ le désir/ pour réparer crabe et cancer/ jetés contre un rocher/ écrabouillés* ». Il faut s'en sortir « *comme/ elles s'en sont sorties* »... « *surfer/ sur la vague du courage* », « *s'épouiller du mal* », afin d'atteindre le versant ensoleillé de la vie.

Surgis des entrailles de la terre et du corps, ces poèmes bougent le sens de nos blessures et celles de l'Histoire tout en ouvrant l'espace du courage, du partage, de la sororité.

Et la mer, toujours présente dans les recueils de Jeanine Baude, la mer dans ses mouvements, sa vastitude nous apprend le dépassement, l'acquiescement au violet de son encre. Les vagues nous relie à la force du désir de toutes ces femmes, désir qui soulève « *la mort/ comme se lève une voile de navire* ».

(note de lecture reproduite avec l'aimable autorisation de la revue *Poésie Première*)



Jeanine Baude, photographée par Colette Klein

Le PEN Club français débat en ligne

Le 20 décembre 2021, le PEN Club français a proposé un débat par visioconférence intitulé : *Quelle géopolitique de nos solidarités au PEN Club ? Liberté d'expression et esprit critique*. Nous reproduisons ici l'allocution introductive de Jean-Philippe Domecq, Président du Comité des Écrivains en danger.

Ce soir donc, le PEN Club français parachève son année de centenaire qui fut riche en débats et tables-rondes tant sur la culture que sur la liberté d'expression. La discussion sera d'autant plus ouverte qu'elle l'est en permanence au sein de notre PEN Club ; ce que je vais vous résumer brièvement n'est donc qu'une voix parmi d'autres. Il s'agit de *mettre à jour* les principes qui sous-tendent nos interventions sur les plans national et international, les principes étant nécessairement évolutifs au rythme du monde.

National et international, et aussitôt ces deux plans font discerner deux situations des droits humains : il y a la *persécution*, et il y a l'*oppression*. Le PEN Club a pour charte et mission première de défendre la liberté d'expression partout où elle est persécutée. Mais, s'il n'y a pas persécution dans les pays d'état de droit, il peut y avoir oppression. Sur ce plan le PEN Club français a des alertes particulières à soumettre aux autres PEN Clubs nationaux et à l'opinion publique, parce que la France est à la pointe d'une oppression qui étonne les autres nations. Ce pays, comme aucune autre démocratie, a déjà la spécificité de confondre de gros intérêts privés avec les structures publiques et les canaux médiatiques dans sa promotion d'une production artistique et littéraire qui peut ainsi bloquer la liberté d'évaluation critique à son égard. On n'en donnera qu'un exemple aisément perceptible : lorsqu'au nom de la solidarité internationale, qui nous concerne en tant que citoyens du monde, un artiste américain, Jeff Koons, offrit une sculpture à Paris meurtri par les attentats terroristes, il fut possible de signifier que ledit cadeau était encombrant par son poids à la tonne, ce qui n'est pas un argument esthétique, mais pas qu'il l'était par sa lourdeur formelle et donc par le décalage béant et blessant entre la puérité esthétique de l'œuvre et ce dont elle était censée consoler Paris. Ce ne fut pas possible au nom de la liberté d'expression, pierre angulaire de notre Etat de droit évidemment, mais doit-elle être absolutisée au point de museler la liberté d'esprit critique tout autant fondatrice de nos droits ? C'est au point que nos représentants politiques sont priés d'accepter et de se taire, sous peine d'être accusés d'ingérence. Interdit-on au ministre de l'économie de s'opposer à la fermeture d'une usine ? On pourrait multiplier par centaines les exemples frappants de ce jeu devenu pervers qui involue la liberté en

oppression culturelle. Si en Hongrie le gouvernement nationaliste a décidé de surveiller ce qui s'exposera ou pas dans les lieux d'art publics, force est de constater qu'en France la collusion entre de grandes fortunes et les institutions, la presse et les médias où ces fortunes ont leurs actions, restreint considérablement et écrase l'offre ; le système de François Pinault ne passerait pas dans certaines autres démocraties. C'est une part de ce que l'on peut appeler l'âge de *la liberté sans choix*, avec la *Culture contre la culture*. La question, pour être culturelle, n'est pas mineure ; la France n'aurait pas dû oublier que les romans idéologiques d'avant-hier préparent l'opinion aux pamphlets d'hier qui imposent leur délinquance intellectuelle au débat politique d'aujourd'hui.

Ce qui nous amène à plus grave car concernant toute l'information. Ce pays a vu la mainmise de puissances d'argent sur tant de médias, que le but idéologique de cette mainmise se voit à ses dégâts désormais irrémédiables. D'un mot que tout le monde constate en vain : l'empire médiatique concentré par telles grandes fortunes a imposé au débat politique un détournement de la fondamentale question de politique socio-économique vers celle des flux migratoires. Ce type de détournement est vieux comme la stratégie de tous intérêts d'argent, mais n'est guère signalé, donc encore moins publiquement déconstruit, au motif que parler des « puissances de l'argent » serait d'un autre âge... Le PEN Club français estime donc de son devoir de demander aux forces politiques d'explicitier leur programme pour veiller à un retour de la pluralité des opinions par la pluralité des canaux d'information.

Sur le plan international à présent, où s'exerce notre mission prioritaire. Tous communiqués et interventions en liaison avec les autres PEN Clubs nationaux impliquent évidemment une préconception géopolitique des forces en présence dans le monde. L'alerte pour défendre les auteurs et citoyens persécutés dans leur droit d'expression est informée, et cette année nos tables-rondes sur les Ouïghours, le Maroc, l'Algérie, la Turquie, tant d'autres, hélas, ont permis d'intervenir ponctuellement ; et le Ministère des Affaires étrangères a prêté attention et main forte aux cas qu'Antoine Spire, notre Président du PEN Club, a pu exposer. Mais, la collecte informée des faits est déséquilibrée puisque les nations d'Etat de Droit ont le droit et les moyens de dénoncer leurs propres fautes à cet égard, tandis que les autocraties, empêchant la libre information, font disparaître la plupart de leurs faits et méfaits. Cela conduit à une critique unilatérale des démocraties. Et cela masque un européocentrisme inaperçu puisqu'il laisse entendre que les régimes oppresseurs et peuples opprimés, corrupteurs et corrompus, le sont par culture. Tout homme est corruptible et c'est parce que les peuples des nations aujourd'hui démocratiques se sont battus et se battent contre cette disposition tristement universelle, qu'il y a

beaucoup moins de corruption dans ces nations. De même que c'est en fonction de « l'insociable sociabilité de l'homme » et de *tous* les hommes, énoncée par Kant, qu'on a pu fonder philosophiquement l'O.N.U., de même est-ce en fonction de cela que nous devons demander aux pays qui font la leçon à nos démocraties, de donner leur exemple. Dans la situation présente, il y a bel et bien des nations dont le programme géopolitique est l'implosion des Droits de l'homme ; ils méritent que l'on explicite leur géopolitique implicite. Nous pensons notamment au projet géopolitique de la Russie. Notre optique, autrement dit notre préconception, doit être ferme dans la pesée et la nuance. On ne l'a pas constaté en août 2021 : force est de constater que le progressiste Président américain Joe Biden fut mille fois plus critiqué que la minorité afghane au pouvoir qui a volé à son profit les massifs investissements que les nations démocratiques avaient produits pendant vingt ans pour l'éducation, les universités, la santé, les infrastructures, le développement et l'initiative économiques ; ces investissements n'étaient pas utopiques puisqu'en ce moment tant d'Afghanes et d'Afghans font preuve d'une résistance admirable au nom des Droits de l'Homme et de la Femme. Terminons en saluant leur exemple civilisationnel. Et ouvrons le débat, la parole est à Antoine Spire.

Yair Biran : La nostalgie des origines (Ici et là)

Nostalgie : grec médical : état de dépérissement et de langueur causé par le regret obsédant du pays natal, du lieu où l'on a longtemps vécu (Nouveau Petit Robert).

Lorsque vous quittez une maison ou une ville que vous avez habitée un certain temps, pour vivre ailleurs, vous allez ressentir pendant des mois, sinon des années, une attirance forte, émotionnelle et diffuse, pour les lieux laissés derrière vous. S'en détacher pour ne généralement plus y revenir vous coûte, vous ressentez comme un « mal », un « manque », un « vague à l'âme » plutôt prégnant¹. Il y a comme un aimant qui vous attire encore.

Le phénomène est connu. Il est présent dans toutes les migrations humaines de toutes les sortes, c'est un élément intégrant du psychisme individuel et collectif. Il présente néanmoins plusieurs facettes.

Il y a d'abord évidemment la nostalgie des gens qui ont quitté leur pays natal pour un autre, surtout quand ils étaient en âge d'être conscients d'eux-mêmes. Tout ce qu'ils ont appris, vu, senti, palpé, goûté jusque-là, est ineffaçable et fait intimement partie d'eux-mêmes². Transplantés, sinon « déportés » ailleurs, ils voudront toujours revenir là d'où ils venaient, là où ils ont appris à vivre. Dans les cas extrêmes, les individus souffrent d'une indicible mélancolie. Et certains feront tout pour retourner dans leur pays d'origine, soit pour un pèlerinage, soit pour y mourir ou même y être enterrés.

Évidemment, il y a toutes sortes de variantes : la nostalgie du village ou de la ville natale, celle de la province quittée, celle du pays « étranger » dont vous venez, celle de vos origines ethniques mêmes apatrides. Ou la langueur pour un milieu humain spécifique, qui vous a vu naître et grandir, avec ses rapports interpersonnels particuliers, ses saveurs, ses odeurs, ses joies et ses péripéties.

Vous avez ceux qui sont en manque d'une patrie où ils n'ont pas vécu : ce sont leurs parents ou leurs grands-parents, et même plus loin encore, qui venaient de là-bas. Eux, leurs descendants, veulent connaître ce pays-la, explorer ses paysages, apprendre sa langue et sa culture, épouser son histoire. Ils vont avoir une double identité, parfois contradictoire et conflictuelle, quelquefois joyeuse ou au contraire douloureuse. Un déchirement est même possible, un questionnement l'est sûrement. Ce doublet peut être lourd à vivre.

La nostalgie s'estompe parfois avec le temps, les générations. Mais elle peut tout autant resurgir soudain, provoquée par des facteurs imprévus et inattendus – guerres,

¹ En voyant le titre, le lecteur aura sûrement pensé au livre du même nom de Mircea Eliade. A la différence que nous ne traitons absolument ni de l'Histoire des religions, ni de leurs fondements. Notre sujet est d'abord le rapport psychologique des êtres humains avec le lieu de leur naissance et de leur enfance – quand ils le quittent. Avec le lieu d'origine de leurs parents et grands-parents, également.

² Peut-être est-ce ce qu'a voulu dire Danton dans sa fameuse phrase : "On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers" – entendant par là que la patrie n'est pas une chose extérieure, un habillement, mais qu'elle est dans la tête, intérieure...

crises économiques ou politiques, rejet par le pays d'accueil, catastrophes naturelles, ou parfois des crises personnelles.

Pays neufs, vieilles racines

Il est clair que l'on rencontrera le plus ce phénomène dans les « pays neufs », créés suite à des migrations humaines d'une région à l'autre, d'un continent à un autre. Le cas le plus éclatant et le plus connu est évidemment celui des États-Unis d'Amérique, faits d'une mosaïque de communautés aux origines diverses : anglo-saxons (les fameux W.A.S.P.), Hollandais, Irlandais, Allemands, Scandinaves, Français, Italiens, Libanais, Palestiniens, Polonais, Africains noirs, Juifs ashkénazes et sépharades, Japonais, Chinois, Cubains, Hispano-américains et d'autres encore. À des degrés divers et sous des formes variées, ces groupes conservent des liens avec leur pays d'origine, parfois seulement sentimentaux, mais aussi familiaux, linguistiques, folkloriques, spirituels ou autres. Le Canada aussi connaît des appartenances semblables, notamment chez les Québécois qui se souviennent très bien être venus de France – avant les Anglais – et qui parlent leur langue « insulaire » au milieu de l'océan anglophone qui les entoure. Mais il y a encore d'autres minorités « exogènes » au Canada.

Différents pays européens ont connu dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle une transformation majeure, en devenant à leur tour *multiethniques* et *multiculturels* : la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique, les Pays-Bas, etc. Tout d'un coup, après des siècles d'une relative uniformité et de cristallisation d'un sentiment national (jamais parachevé, d'ailleurs), et suite à la mondialisation grandissante, « colonisés en retour » par leurs anciennes colonies ou par des populations allogènes, ces pays sont « mangés aux mites » par ce phénomène et voient des îlots de particularisme s'étendre en leur sein. Îlots qui refusent de se fondre dans la population ancienne, de s'assimiler et de renoncer à leur ancien bagage.

La nostalgie juive

Le cas des Juifs est quelque peu exceptionnel et atypique, ils portent ce phénomène à l'extrême : ils sont fréquemment nostalgiques de deux pays, ou même plus que cela ! Un Juif *séfarade* sera nostalgique de l'Espagne de ses lointains ancêtres, ne serait-ce tout simplement parce qu'il parle le *judesmo*, ou *ladino*, cette langue fondée sur les parlers hispaniques du 15^{ème} siècle, enrichie de termes hébraïques, qui colle depuis lors à ses souliers sur le pourtour méditerranéen et aussi ailleurs. Il ne s'agit pas que de la langue, il y a aussi les mœurs, les conduites sociales et familiales, certaines façons de penser, le rapport au passé, une cuisine particulière. Il y a les noms de famille et les prénoms spécifiques. Une certaine littérature, une façon de rêver.

Avec le temps, il y aura une véritable fragmentation, l'apparition de segments dispersés : l'Afrique du Nord, la Grèce, la Turquie, la Bulgarie, la Cyrénaïque, la Syrie-Palestine, les provinces illyriennes, le midi de la France. Mais pendant quatre siècles environ, la majorité d'entre eux vivront dans l'empire ottoman, c'est-à-dire dans les

mêmes frontières, avec de nombreux liens transrégionaux. Un même monde, en somme.

Que dire des Juifs ashkénazes ? C'est presque un calque. Pas tout à fait, à vrai dire, puisqu'il n'y a pas eu chez eux de 1492, avec une expulsion quasi en bloc de la péninsule ibérique. Plutôt des pérégrinations mêlées d'expulsions partielles, fragmentaires, mais répétées, quelques-unes avant 1492 – Angleterre, Royaume de France. Une communauté née entre la Loire et le Rhin va migrer progressivement, principalement après l'An Mille, vers l'Est – les pays du Rhin, la Bohême, la Saxe, la Bavière, puis la Hongrie, la Pologne, les pays baltes, la Roumanie, pour aboutir finalement en Russie aux approches de l'An 1800. En route, elle a adopté un dialecte dérivé de l'ancien haut-allemand, qui, enrichi de mots d'hébreu ou autres, deviendra le *yiddish*. Une langue plutôt hybride qui sert de *lingua franca* et d'outil de communication aux communautés juives égrenées en Europe centrale et orientale, qui en même temps les distingue de leur environnement et leur crée une sorte de pays imaginaire qu'on baptisera plus tard de *yiddishland*³. Finalement, pour ceux qui y naquirent et pour leurs descendants aussi – maintenant que la majorité de ces pays se sont vidés des masses juives qui les habitaient, annihilées par la Shoah – ils ont un vague à l'âme différencié, qui, vers l'Allemagne, qui, vers la Pologne, vers la Hongrie, la Roumanie, la Lituanie, etc. Des pays où un antisémitisme puissant fit des ravages, où il renaît même fortement de nos jours. Tout d'un coup, on se « souvient » de ce passé déjà lointain, de la langue, des mœurs, des habitations, de la vie sociale, de l'empreinte juive laissée, de certains voisins ou amis non-juifs, des villes ou de la campagne... On se languit de quelque chose qu'on a connu, ou senti, reconstitué ou rêvé. Le passé et le lointain ressortent embellis.

Ce passé qui ne passe pas.

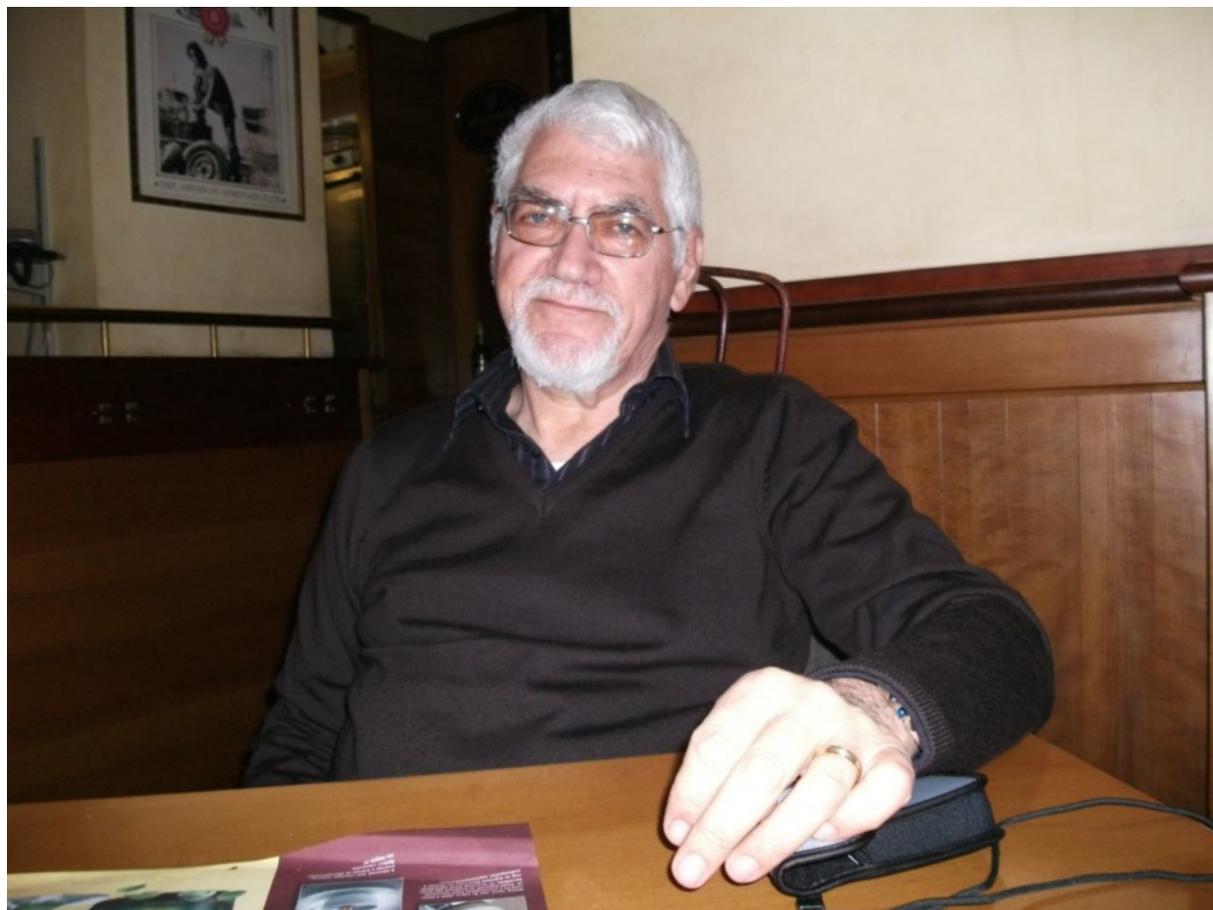
Additif

Voyez mon cas personnel : je suis un Juif né en France de parents nés en Pologne, et je vis en Israël depuis plus d'un demi-siècle. Bien intégré et très attaché à ce dernier pays, je conserve néanmoins ma culture – le français étant ma langue maternelle exclusive – et la mémoire de mon enfance, surtout après l'âge de 4 ans. J'ai reçu une éducation française normale, jusqu'au lycée, plus littéraire et historique que scientifique. Mais mon père m'a transmis un certain bagage juif, biblique en particulier, et m'a donné des rudiments d'hébreu ; sans m'inculquer vraiment la religion mosaïque, puisque qu'il était laïque et surtout sioniste. D'un autre côté, il y avait chez mes parents des livres sur la Pologne – en français – dont j'ai conservé quelques-uns, et j'ai acquis en son temps un grand intérêt pour ce pays, au point de me « sentir polonais » ! Parallèlement, j'ai été patriote français, et même bonapartiste ! Et sioniste comme mon père. Vous voyez tout le micmac. Puis quand je suis devenu socialiste, j'ai eu les yeux tournés vers l'Union Soviétique – bien que je ne sois pas devenu communiste. Tout ceci veut dire que j'ai eu plus d'une patrie vraie ou

³ Voir notamment : Yuri Slezkine, *Le Siècle juif*, trad. Marc Saint-Upéry, Paris, La Découverte, 2007; pp. 26-28.

imaginaire dans ma vie. Aujourd'hui encore, tout cela n'est pas entièrement effacé, il y a des strates qui ont décanté et font de moi ce que je suis.

Yaïr Biran – Octobre 2012/ Décembre 2021



Yaïr Biran (photographie communiquée par lui-même)

Mona Gamal El Dine

La ballade des jeunes filles

Les roses vous regardent
Le rêve raconte votre joie

Ô ! le printemps est arrivé
La jeunesse se réveille
Les flammes d'amour se révèlent en belles danses
La ballade des jeunes filles accompagne la saison fleurie

Ô ! le printemps est arrivé
Cette saison de couleurs me plaît
Paris d'amour me plaît
Nature du dahlia, du mimosa, du muguet déclare la saison d'amour

Ô ! le printemps est arrivé
C'est un mystère du ciel
Printemps, tu es rebelle !
Tu m'amènes dans ta barque en balade tout le long du fleuve

L'amour est un ordre de croyances
L'élan d'amour est un mystère subtil
Il faut aimer sans cesse
C'est le triomphe du printemps

Le poète chante le printemps
L'eau de la fontaine attire les colombes et les corbeaux en harmonie

Ô ! le printemps est arrivé.

(inédit)



Mona Gamal El Dine (photographie communiquée par l'autrice)

Poète dans un jury

Être membre d'un ou plusieurs jurys décernant un prix poésie suppose un investissement soutenu qui requiert impartialité et beaucoup de temps pour mener à bien cette tâche.

Je fais partie depuis une quarantaine d'années du jury du Prix Louis Guillaume, qui décerne chaque année le prix du poème en prose, le seul en France à ma connaissance, et, depuis une dizaine d'années, de celui du prix Mallarmé.

Même si les deux prix sont différents quant à leur règlement et à la composition du jury : au prix Louis Guillaume nous sommes huit membres, à l'Académie Mallarmé, siègent – en principe – trente membres, l'investissement est identique, pourtant les conditions de lecture sont différentes.

Le premier prix requiert la lecture d'une douzaine de livres qu'il faut faire circuler en un temps donné. L'enjeu étant le poème en prose, il faut parfois se poser la question : ce livre est-il constitué de poèmes en prose ou de simples proses ? Bien souvent la question est délicate et la réponse tout autant. Personnellement, je lis chaque livre en tentant de découvrir parmi les ouvrages choisis ceux répondant à la question et ayant les qualités poétiques et stylistiques nécessaires. Nous disposons de deux ou trois semaines pour effectuer la lecture de ces livres. Ces lectures pour lesquelles j'établis une fiche contenant mes impressions sont parfois source de découvertes, car les auteurs, inconnus ou non, requièrent de la part du lecteur une neutralité nécessaire et une attention constante sans qu'intervienne aucun parti-pris. Il s'agit de faire preuve d'impartialité et lors de l'ultime séance de ne pas se laisser influencer par telle ou telle remarque positive ou négative d'un membre du jury. Une situation qui se produit parfois et qui me fait m'interroger sur la justesse de mon choix ou celle de mon rejet. L'hésitation fait partie de l'enjeu et il faut savoir reconnaître ses torts et se rallier parfois à l'avis des autres si c'est vraiment nécessaire. Pourtant il arrive que l'on soit conquis par un livre qui semble le meilleur en raison de son originalité, de l'adhésion au thème traité, de la qualité de l'écriture. On défend avec force et conviction ce livre même si ce n'est pas celui qui sera élu. Dans le cas contraire, je suis heureux que le ou la poète ayant eu ma préférence soit choisi par la majorité des membres du jury. Le sentiment de justice toute relative est celui qui reconforte le lecteur de ce livre. Durant cette période j'essaie de réserver un temps de lecture pour ces livres et de ne pas songer à écrire.

Pour ce qui est du prix Mallarmé, l'entreprise est plus difficile puisque au moins deux séances préalables ont lieu avant de désigner le lauréat. Les livres sont nombreux, parfois difficiles à se procurer ou à faire circuler, les éditeurs hésitant à envoyer une dizaine d'exemplaires destinés aux membres du jury. L'engagement du lecteur est toujours le même, il lui faut faire preuve d'impartialité dans la lecture, le

choix du ou des livres que l'on défendra lors de la discussion finale. Là encore il est nécessaire de savoir défendre le ou les livres qui auront retenu mon attention, ne pas céder à l'influence qui pourrait se manifester à propos de tel ou tel livre. L'impartialité doit être toujours première pour cette entreprise délicate, mais toujours enrichissante, parfois source de découvertes, parfois aussi, mais rarement, de déception.

Ces quelques réflexions disent imparfaitement quel est l'engagement du poète appelé à distinguer parmi de nombreux livres celui qui sera choisi pour emporter le prix que son auteur convoite à juste raison, une tâche qui provoque parfois beaucoup de cas de conscience chez les membres d'un jury.

Colette Klein :

Derniers mots

Si d'aucuns s'attachent à valoriser la première phrase des romans, je suis de ceux qui pensent que leur dernière phrase est d'égale importance. Peut-être même est-elle la clé qui fait tenir tout l'édifice parce qu'elle le clôt définitivement ou au contraire ouvre l'imaginaire, comme si l'auteur avait placé son pied dans l'entrebâillement d'une porte. Le lecteur referme le livre sans avoir pu ouvrir la porte, rassasié ou inquiet, mais dans tous les cas persuadé que les racines du livre vont se développer en lui et y déposer les germes d'un rêve à venir.

Un monde à découvrir, à questionner, respirait autour de lui vivace.

Ces derniers mots de *Éclats de sel* de Sylvie Germain, font partie de cette dernière catégorie, appel à ce qui se passera après, hors des pages, mais en prolongement à tout ce qui a précédé, et davantage significatifs que les premiers mots purement descriptifs :

Un hêtre isolé se dressait, là-bas, au milieu d'un paysage plat surplombé par un ciel en remous aux tons d'ardoise et de lavande,

comme si le roman avait dû, à l'instar de ses personnages, dérouler toute une vie pour en comprendre le sens.

Rien de plus difficile que d'écrire, de décrire la mort de son personnage sans être tenté de continuer le récit, comme si l'écrivain ne se résignait pas, en assistant à sa propre mort, à crayonner le mot FIN, comme si en avoir conscience lui permettait d'être présent, comme s'il avait du mal à se quitter.

Albert Camus, commence à écrire *La Mort heureuse* avant *L'Étranger* - dont la première phrase est l'une des plus célèbres ! Mersault qui précède ainsi Meursault dans la lignée de l'auteur, meurt aussi comme s'il avait l'éternité devant lui :

Et pierre parmi les pierres, il retourna dans la joie de son cœur à la vérité des mondes immobiles.

En dépit de la parution posthume de ce roman, je ne doute pas qu'il eût maintenu cette phrase trop parfaite pour être malmenée ou raturée.

Terminer un roman est tout aussi hasardeux que terminer une toile. Comment s'arrêter à temps ? Plus d'un créateur aura éprouvé la peur de trop en dire, de gâcher toute l'œuvre par des ajouts inutiles, du bavardage d'enfant gâté. Il importe de savoir « s'arrêter à temps », de savoir condenser son propos, peaufiner la texture du langage. Pourtant il n'existe aucune recette, aucun truc infaillible. L'artifice doit rester dans l'ombre, au risque de dénaturer la finalité du récit.

Terminer sa vie ou celle de son personnage est tout aussi hasardeux. L'imaginer en se projetant dans ses créatures est à la fois troublant et excitant et l'écrivain, comme tant d'autres, se laisse porter par le fantasme :

Avec un sourire d'une bonté sublime, le vieil innocent lui tend les mains et elle se sent soulevée de terre par une force irrésistible... ainsi se clôt *Minuit* de Julien Green... alors que le roman, comme chez Sylvie Germain, s'ouvrait par une description des plus ordinaires : *Vers la fin d'une journée d'hiver, sous un ciel gris balayé d'un vent glacial, une voiture allait au petit trot en bordure des champs labourés.*

Terminer sa vie est plus malaisé que naître ? Les vagues qui emportent le mourant ne sont-elles pas les mêmes que celles qui l'ont déposé dans la lumière ? Terminer son roman c'est trouver ce point d'équilibre entre la parole et le silence où l'obscur se dissout sur la crête des mots.

J'ai peut-être mal choisi mes exemples, attirée par des auteurs empreints de spiritualité, qui ne peuvent évoluer que de la terre vers le ciel. Livres pourtant choisis au hasard – le croyais-je – dans ma bibliothèque riche en chemins de vie les plus divers.

J'ai volontairement ignoré les traductions, subjuguée tout autant par le style que la signification de ces phrases, convaincue que le pouvoir de l'écrit est susceptible d'être entaché en passant d'une langue à l'autre.

Je ne veux pas multiplier les exemples – il y en aurait trop – ! Je veux seulement alerter le lecteur sur la nécessité de goûter la saveur particulière de l'ultime, de prendre soin de comparer la première et la dernière phrase de chacun des livres qu'il détient. On pourrait ainsi jouer à classer les auteurs : ceux qui privilégient la mise en bouche, ceux qui se délectent du digestif, ceux qui soignent chaque mets comme autant de tableaux retouchés jour après jour au chevalet de leur plume.

La première phrase la plus citée est sans doute celle de *La Recherche*... Mais qui connaît la dernière du roman initial, *Du côté de chez Swann* bien plus significative, davantage nourrie par la matière du roman ?

Ils n'étaient qu'une mince tranche au milieu d'impressions contiguës qui formaient notre vie d'alors ; le souvenir d'une certaine image n'est que le regret d'un certain instant ; et les maisons, les routes, les avenues, sont fugitives, hélas ! comme les années.

Pas plus significative que les derniers mots écrits par Proust avant le point final du dernier tome de l'œuvre : *dans le Temps*.

On pourrait, bien sûr, trouver des quantités de « dernières phrases » banales, qui n'ouvrent ni ne ferment l'histoire, qui n'évoquent ni son atmosphère ni son achèvement mais, en feuilletant les livres qui m'entourent, je constate que je suis moins souvent « accrochée » par un début de roman que je ne suis comblée par une chute qui m'entraîne ou par celle si brève qu'elle coupe toute émotion et me laisse hors d'haleine.

D'autres, peut-être sont davantage sensibles aux premiers coups d'archet.

Et vous ?

Vous êtes-vous déjà posé une telle question ?

GRAND PRIX DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Quatre ouvrages restaient en lice pour le Grand Prix de la Critique littéraire

Patrick Cloux *Chez Temporel : Célébration d'André Hardellet* (Le Temps qu'il fait)

Michel Collot *André du Bouchet : Une écriture en marche*, (L'Atelier contemporain)

Philippe Dufour *Le réalisme pense la démocratie* (La Baconnière)

Alexandre Gefer *L'idée de littérature : de l'art pour l'art aux écritures d'intervention* (Corti)

Notre prix de la critique 2021 revient à Philippe Dufour pour son livre *Le réalisme pense la démocratie* publié aux Editions de la Baconnière.

Nous reproduisons ici le discours d'Antoine Spire, puis la réponse de Philippe Dufour.

Philippe Dufour est universitaire, il enseigne la littérature du XIX^{ème} siècle, la lexicologie et la stylistique. Il avait déjà consacré deux livres à Flaubert avant de publier *Le roman est un songe* au Seuil et *La littérature des images* aux éditions de la Baconnière. Le XIX^{ème} siècle est un moment de grands changements sociétaux en France ; le roman qualifié de réaliste s'attache à rendre compte de ces bouleversements. Plus exactement, le triomphe de la société bourgeoise face à des insurgés barbares en 1830, puis en 1848 – pour ne rien dire des Communards – porte au pinacle un libéralisme qui cache mal l'exploitation capitaliste sur laquelle il repose.

Dans ce contexte, les romans réalistes des Hugo, Balzac, Flaubert, Stendhal ou Zola installent des héros qui décrivent l'injustice sociale : ils expriment insatisfactions, désenchantements et déceptions face à une utopie libérale incapable de donner naissance à une véritable démocratie. « Des êtres de papier autrement vivants, autrement incarnés dans le réel que les héros du mythe libéral » nous invitent à penser la démocratie. Ils s'appellent Sorel, Rastignac, Bovary, Lantier ou Jean Valjean... et écrivent les premières expériences démocratiques : « Ce sera mon hypothèse, écrit Dufour, qu'il y a les théories libérales dans les fictions réalistes, en palimpseste, raturées, écornées ».

Le roman réaliste pointe les pathologies d'une société résolument inégalitaire et le formalisme d'une démocratie minée par l'idéalisme abstrait. Ainsi Flaubert se présente-t-il comme un « démoralisateur » : « Je ne ferai que dire la vérité, mais elle sera horrible cruelle et nue » ; Musset parle de Stendhal comme d'un « désenchanteur ». Les vocables se suivent et se ressemblent pour témoigner de ce que le roman porte d'exigence démocratique. Dans *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville avait posé des principes que la réalité n'a pas confirmés. En premier, la mobilité devait permettre aux positions sociales des individus d'évoluer et des personnages ambitieux pourraient quitter la misère pour devenir des acteurs conséquents du jeu social. Le roman réaliste montre que cette ascension sociale se fait toujours au prix de fortes concessions morales. « Il faut vous manger les uns les autres comme des araignées dans un pot » explique Vautrin dans le père Goriot. La concurrence entre les individus fait de la mobilité une voie d'accès à l'écrasement d'autrui.

Le deuxième principe avancé par Tocqueville est la médiocrité : à l'inverse de la société aristocratique, la société démocratique se compose d'individus ordinaires qui recherchent un confort douillet, loin du rêve grandiose de l'aristocrate qui aspire à devenir un grand homme. Chacun est pris dans la recherche de son intérêt personnel que le roman réaliste incarne régulièrement. Une société matérialiste organisée autour de l'aspiration à gravir l'échelle sociale s'affirme ; tout un chacun est fasciné par « la toute-puissance de la pièce de cent sous » (dixit Crevel dans *La cousine Bette* de Balzac) « L'argent devient le véritable pouvoir... Le veau d'or est de retour et dans la nouvelle société vient concurrencer le dieu chrétien » écrit Dufour ; il poursuit « de *Lucien Leuwen* à *La Curée*, le pouvoir a changé, mais les deux romans désignent la même collusion entre la sphère politique et la sphère de la finance... » Les romanciers réalistes exposent ce monde à l'envers où la société est mise au service de l'économie. Ces romanciers diffusent ainsi de vigoureux éléments démocratiques invitant les lecteurs à mettre à distance les mensonges du libéralisme.

L'humanité est le troisième principe démocratique avancé par Tocqueville : En 1840, l'histoire est à la croisée des chemins, car un choix de société doit s'installer ; Pierre Leroux en est convaincu et comme Tocqueville il affirme ce principe d'humanité : « Autrefois, il fallait être dans la caste pour être égal, pour avoir des égaux ; aujourd'hui, l'homme ne conçoit d'autre caste que lui-même et tous les hommes. Il se considère lui-même comme le tout, comme la caste universelle, comme l'humanité. Il est l'homme-humanité ». Dans la reconnaissance mutuelle, les hommes et les femmes se dirigent progressivement sur le chemin de la solidarité ; dans le roman réaliste, cela s'incarne dans la rencontre de deux individus partageant

la même passion ; ainsi, dans *Salammbô* où le général Hamilcar s'identifie presque à l'esclave dont le fils va être sacrifié : le sentiment naturel d'humanité dépasse les différences de situation et bouscule les hiérarchies.

L'empathie est forte, mais Dufour souligne les limites de ce sentiment : « Hamilcar s'arrêta, ébahi par cette douleur. Il n'avait jamais pensé – tant l'abîme les séparant l'un de l'autre se trouvait immense – qu'il put y avoir entre eux rien de commun » écrit Flaubert et Dufour de commenter « En croisant l'esclave le patricien rencontre l'humain. Voici projetée dans un âge aristocratique la scène démocratique... Inattendue la scène flaubertienne de la rencontre du semblable l'est parce qu'elle surgit précisément dans *Salammbô*, le roman de l'inhumain, de la barbarie » ; mais il ajoute : « La révolution tourne court. Hamilcar rétablit la distance sociale, la hiérarchie aristocratique. Un bref instant simplement, il y aura eu ce moment sublime, sublimement démocratique : la découverte de l'humain. Ce ne serait qu'une scène parenthèse qui resterait en marge de l'action principale ».

Autrement fortes d'humanité sont certaines scènes de *Germinal* ou des *Misérables*. La question sociale pénètre les consciences : *Germinal* dit le scandale d'une inégalité irréversible entre les Maheu, voués au fond de la mine depuis plusieurs générations, et à l'opposé, les Grégoire actionnaires du Voreux, rentiers de père en fils. On hérite de la richesse comme de la misère. De l'inégalité peut naître cependant une nouvelle aspiration à l'humanité et même à la fraternité. On rêve d'une démocratie sociale où l'individualisme cédera la place à l'action collective. C'est que, dans le roman, une révolution se prépare. Chez Hugo, la révolution n'est pas une simple émeute. C'est l'action collective d'un peuple qui s'élève brusquement au-dessus de la médiocrité individualiste, réuni par l'idéal commun d'une société fondée sur des principes plutôt que sur l'intérêt. C'est la rue qui révèle non pas le progrès démocratique, mais la question sociale. La rue est l'espace où est relégué le misérable, sans véritable chez soi par opposition à l'homme propriétaire. Le narrateur se définit comme observateur des « maladies sociales ». La rue prend dans *Les Misérables* la forme d'une rue insurgée. On quitte l'histoire des mœurs pour l'histoire de l'éclosion révolutionnaire et dans *Quatre-vingt treize* le peuple devient le nom de la rue : « Le peuple avait sur la Convention une fenêtre ouverte, les tribunes publiques, et quand la fenêtre ne suffisait pas, il ouvrait la porte et la rue entrait à l'assemblée. »

Dufour nous invite à repérer cette rue insurgée dans les romans réalistes du XIX^{ème} siècle. Dans *L'Education sentimentale* de Flaubert, dans *L'Insurgé* de Vallès, dans *La Débâcle* où Zola évoque la Commune. Si ces scènes sont absentes de *La Comédie humaine* – qui se déroule sous la restauration ou la monarchie de juillet – elles

apparaissent chez Stendhal. Evidemment dans *Le rouge et le noir*, la rue reste passive et remplie par les badauds de la monarchie, mais dans *Lucien Leuwen* au contraire, la rue se rebelle face à notre héros chargé par le gouvernement d'arranger les élections du Cher avec le préfet : « la boue et les tronçons de choux volaient de tous côtés dans la calèche. Malgré le brouhaha épouvantable, ces messieurs eurent le plaisir d'entendre les plus sales injures ». Dans *La Chartreuse de Parme*, enfin, le murmure devient émeute et la révolution de rue aspire à la république. Bien sûr, il y encore trop peu de vrais républicains, mais un style symbolique amplifie la voix des humbles. Le récit multiplie les images, comme dans *La légende des siècles* où air, eau et feu figurent l'énergie populaire. Dufour se fait lyrique pour évoquer l'alliance de la barricade et de l'autel chez Hugo : Être dans la barricade, c'est vivre, mourir dans une allégorie réelle. Le narrateur, le premier voyant la barricade du faubourg Saint Antoine – tout entière composée de débris – a la vision du peuple à l'existence miséreuse. La barricade devient littéralement et symboliquement l'expression de la misère... L'idée se dégage de l'image, alors la rue fait entendre sa voix, une parole se dégage du pénible nuage des anxiétés individuelles pour devenir la pensée de tous : « Une acclamation unanime l'accueillit ». Ainsi, parfois le travail du critique littéraire débouche-t-il sur une émotion mal contenue. Certains personnages se vêtent d'un halo de lumière, notamment quand ils sont secondaires, « comparses », dans le roman : « figurants, presque inaudibles, presque invisibles et pourtant singuliers ». Il suffit de reprendre l'exemple de ce vieillard qui dans *L'Éducation sentimentale* pleure à la fenêtre en manches de chemise au lendemain de juin 1848. Une fois de plus l'avenir démocratique s'éloigne...

Ainsi se construit la thèse du roman réaliste qui invite à penser la démocratie ; subrepticement Dufour nous invite à mesurer la puissance du réalisme. Ce courant littéraire est gros d'une réflexion politique qui pourrait nous être bien utile aujourd'hui et on se surprend à penser que la lecture du roman réaliste nous renvoie à la compréhension du monde d'aujourd'hui pour contribuer à sa transformation.

Antoine Spire

Allocution de Philippe Dufour

Monsieur le Président, mesdames et messieurs les membres du jury,

je sentais que je n'aurais pas dû relire la correspondance des dernières années de Flaubert. Car je les savais là, ces lettres, où comme un testament, la leçon tirée d'une existence, il revendique une maxime, *la* maxime de ce sceptique qui d'habitude se méfie des vérités générales : « Les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit. » Venais-je de compléter la carrière en me métamorphosant en une allégorie réelle de l'assis dans la médiocratie ?

Mais foin de ce grincheux de Flaubert qui au demeurant n'eut pas d'état d'âme quand il reçut de mains impériales sa légion d'honneur ! Je veux dire mon plaisir, ma fierté d'être honoré par le Pen Club, institution prestigieuse aux nobles missions, qui sait ce que liberté veut dire. Je reparcours l'histoire de ce prix, vois les noms des lauréats, y reconnais certains maîtres et ne puis que me sentir flatté de m'inscrire grâce à vous dans cette lignée.

Ce Grand Prix est précieux : il distingue un genre à l'existence aujourd'hui si fragile : l'essai de critique littéraire. De moins en moins de librairies pour consacrer un rayon à cette catégorie de livres, guère de lecteurs pour ces ouvrages que l'on consulte essentiellement, à l'occasion, dans des bibliothèques. C'est pourquoi je tiens à saluer chaleureusement les éditions de La Baconnière, dirigées par Laurence Gudin. Il faut de la conviction, du courage, du désintéressement pour défendre de tels livres dont la vente permet, dans le meilleur des cas, de financer l'impression des suivants. Et je suis particulièrement touché de la présence aujourd'hui de Daniel Sangsue, professeur émérite à l'université de Neuchâtel, qui a voici dix ans redonné un nouvel élan à cette collection « Langages » où mon livre paraît et dont certains titres firent date pour moi quand étudiant je m'initiais à l'art d'interpréter.

Enfin, je me réjouis que le jury ait distingué un essai portant sur le XIX^e siècle. Durant des années passées à enseigner notre langue et notre littérature sur différents continents, j'avais mesuré la place et l'aura de cette période avec ses Saintes Trinités : Balzac, Stendhal et Flaubert pour la prose ; Baudelaire, Verlaine et Rimbaud pour la poésie. Et voici que depuis mon entrée dans l'université française il y a quelque vingt-cinq ans, j'ai vu dans notre mémoire collective, dans l'appétence des étudiants, ce siècle vieillir et s'obscurcir. Avec le XXI^e siècle, un nouveau groupe de collègues est apparu : « les contemporanéistes », désignant avec une naïve cruauté leur corpus comme la *littérature vive*. J'enseignais donc une littérature morte ? Mais après tout, n'est-ce pas justement la vocation de la critique ? Déchiffrer une langue morte. Entendre ce qu'elle disait en son temps et ce qu'elle peut nous dire aujourd'hui. La lire au passé et au présent. La littérature est un futur antérieur. Les réalistes du XIX^e siècle, racontant les ratés de la société libérale bourgeoise à son origine, nous parlent des pathologies de nos démocraties modernes. Affirmons-le donc en dépit du *présentisme* de notre époque : si le réalisme est sorti de « la littérature vive » (aucun écrivain aujourd'hui ne songerait à revendiquer l'étiquette), il appartient à notre *mémoire vive*. Un disciple de Zola, Paul Alexis je crois, envoya en réponse à l'enquête

de Jules Huret sur l'évolution littéraire ce simple télégramme : « Naturalisme pas mort » C'est peut-être le sens de ce livre auquel vous avez décerné le Grand Prix de la critique littéraire : « Réalisme, pas mort ! »

Philippe Dufour (Lauréat 2022)



Philippe Dufour, lors de la remise du Grand Prix de la Critique Littéraire 2021

LES MEMBRES DU P.E.N. CLUB FRANÇAIS

PUBLIENT

Mona Gamal El Dine

La comédie à huis clos

Préface de Monique Labidoire

ISBN 978-2-37355-6704

Éditeur Unicité

130 pages Prix 14€

Emilio Garcia Webhi

La Maison brûle

(Traduction David Ferré)

Théâtre (Argentine)

Actualités Éditions (janvier 2022)

105 pages Prix : 14€

Carlos Celdran

Dix millions

(Traduction Floriane Toussaint)

Théâtre (Cuba)

Actualités Éditions (juin 2021)

64 pages Prix : 14€

Yerandy Fleites Pérez

Les Chiffonniers

(Traduction David Ferré)

Théâtre (Cuba)

Actualités Éditions (juin 2021)

64 pages Prix : 14€

Gracia Morales

N.N 12

(Traduction Alice Bonnefoi)

Théâtre (Espagne)

Actualités Éditions (janvier 2022)

93 pages Prix : 14€

Maria Velasco

La Solitude du promeneur de chiens

(Traduction David Ferré)

Théâtre (Espagne)

Actualités Éditions (janvier 2022)

67 pages Prix : 14€

Cette rubrique ne demande qu'à être nourrie. N'hésitez pas à nous faire part de vos publications récentes en prenant les annonces ci-dessus comme modèle.

DEMANDE D'ADHÉSION

Ne pas oublier de signer la demande

NOM et prénom :

PSEUDONYME en littérature :

Nationalité :

Date et lieu de naissance :

Adresse :

N^{os} de téléphone

Courriel :

Langues étrangères :

Œuvres principales :

Collaborations éventuelles (*journaux et revues*) :

Autre profession :

Titres et qualités :

Le/La soussigné(e) déclare avoir pris connaissance des principes figurant dans la CHARTE et s'engage à s'y conformer.

Date et signature

Merci, après avoir rempli, daté et signé la demande d'adhésion, **de la détacher du dépliant et de l'envoyer**, accompagnée, d'un chèque à l'ordre du P.E.N. Club français, d'un montant au choix de :

- **80 €** représentant le montant de l'adhésion annuelle de membre actif : 70 € et les frais de droits d'entrée : 10 €
- **Au-delà de 80€** : adhésion de membre donateur :
- **À partir de 300 €** : adhésion de membre bienfaiteur.

Dans tous les cas, somme déductible du revenu fiscal (Organisme d'intérêt général)

P.E.N Club français

99, rue Olivier de Serres – 75015 Paris – France

Présidents de P.E.N. Club français depuis sa création

Anatole FRANCE (1921-1924) - **Paul VALÉRY** (1924-1934) - **Jules ROMAINS** (1934-1939) - **Jean SCHLUMBERGER** (1946-1951) - **André CHAMSON** (1951-1959) - **Yves GANDON** (1959-1971) - **Pierre EMMANUEL** (1973-1976) - **Georges-Emmanuel CLANCIER** (1976-1979), puis *Vice-président PEN CLUB International* (84=>) - **René TAVERNIER** (1979-1989) - **Solange FASQUELLE** (1990-1993) - Jean ORIZET (1993-1999) - **Jean BLOT** (1999-2005) et Secrétaire *PEN CLUB International* (81=> 97) *Vice-président PEN CLUB International* (98=>) - **Sylvestre CLANCIER** (2005-2012) - **Jean-Luc DESPAX** (2012-2016) - **Sylvestre CLANCIER** (2016-2018) – **Emmanuel PIERRAT** (2018-2020) – **Antoine Spire** (2020-)

Comité exécutif :

BUREAU

Président d'honneur : Sylvestre CLANCIER.

Président : Antoine SPIRE.

Vice-présidents : Linda Maria BAROS, Malick DIARRA, Colette KLEIN, Philippe PUJAS, **Secrétariat Général :** André DERVAL, Son adjoint : Laurence PATON

Trésorerie : Thierry MESNY.

Autres membres du bureau, chargés de mission : Fulvio CACCIA, Jean-Philippe DOMECCQ, David FERRÉ, Jean LE BOËL.

Autres membres du COMITÉ DIRECTEUR.

Monique CALINON, Francis COMBES, Marie-Laure COULMIN-KOUTSAFTIS, Jean-Michel DEVÉSA, Bernard FOURNIER, Mona GAMAL EL DINE, Brigitte GYR, Fabienne LELOUP, Cécile OUMHANI, Catherine PONT-HUMBERT, Fanny de ROCQUIGNY.

Président émérite : Jean ORIZET.

Membres d'honneur : Tahar BEN JELLOUN, Claude BER, Olivier BLEYS, Nicole BROSSARD, Noëlle CHÂTELET, Thierry CHAUVEAU, Jean-Noël CORDIER, Maurice COUQUIAUD, Michel DEGUY, René DEPESTRE, Denise DESAUTELS, Jean-Luc DESPAX, Ghislain de DIESBACH, Hélène DORION, Francis ESMENARD, Jean-Pierre FAYE, Bluma FINKELSTEIN, Françoise GOUPIL, Nedim GÜRSEL, Ismaël KADARÉ, Edvard KOVAC, Jean-Clarence LAMBERT, Barnabé LAYE, Daniel LEUWERS, Amin MAALOUF, Eduardo MANET, Jean-Luc MOREAU, Sibila PETLEVSKI, Lionel RAY, Jean-Paul SAVIGNAC, Joël SCHMIDT, Kenneth WHITE.



**L'un des Centres de PEN International
Organisation mondiale d'écrivains**

Une première maxime se gravait au fronton de notre institution : L'ESPRIT N'EST PAS MOBILISABLE... La lutte des idées réclame la paix des peuples comme terrain naturel, tandis que la guerre des idéologies c'est un camouflage en même temps qu'une préparation de la guerre tout court !...

... Nous n'acceptons aucun prétexte pour que ces droits de l'esprit soient suspendus ; parce que nous savons bien que, si l'on en accepte un seul, il s'en découvrira bientôt mille. Toutes les circonstances deviendront exceptionnelles, toutes les situations deviendront de salut public lorsqu'il s'agira d'obtenir de l'esprit un silence ou un acquiescement commodes. Les mesures présentées comme provisoires s'éterniseront. Il se créera une prescription des droits de la pensée et de la littérature. Or, si nous, Fédération P.E.N., n'avons pas, hélas ! le pouvoir de remettre les choses en ordre dans tous les cas, nous avons du moins, celui d'assurer, par des actes appropriés, l'interruption de la prescription.

Jules ROMAINS
de l'Académie française

Discours prononcé, en tant que Président de la Fédération Internationale P.E.N., à l'inauguration du XV^{ème} congrès, à Paris, le 20 juin 1937.

C H A R T E

La Charte du P.E.N. International, basée sur les résolutions adoptées au cours de ses congrès, peut être résumée comme suit :

Le P.E.N. affirme que :

1° La littérature ne connaît pas de frontières et doit rester la devise commune à tous les peuples en dépit des bouleversements politiques et internationaux.

2° En toute circonstance, et particulièrement en temps de guerre, le respect des œuvres d'art, patrimoine commun de l'humanité, doit être maintenu au-dessus des passions nationales et politiques.

3° Les membres de la Fédération useront en tout temps de l'influence en faveur de la bonne entente et du respect mutuel des peuples ; ils s'engagent à faire tout leur possible pour écarter les haines de races, de classes et de nations et pour répandre l'idéal d'une humanité vivant en paix dans un monde uni.

4° Le P.E.N. défend le principe de la libre circulation des idées entre toutes les nations, et chacun de ses membres a le devoir de s'opposer à toute restriction de la liberté d'expression dans son propre pays ou dans sa communauté aussi bien que dans le monde entier dans toute la mesure du possible. Il se déclare pour une presse libre et contre l'arbitraire de la censure en temps de paix. Le P.E.N. affirme sa conviction que le progrès nécessaire du monde vers une meilleure organisation politique et économique rend indispensable une libre critique des gouvernements et des institutions. Et, comme la liberté implique des limitations volontaires, chaque membre s'engage à combattre les abus d'une presse libre, tels que les publications délibérément mensongères, la falsification et la déformation des faits à des fins politiques et personnelles.

Peut être admis comme membre du P.E.N. tout écrivain, éditeur et traducteur souscrivant à ces principes, quelles que soient sa nationalité, son origine ethnique, sa langue, sa couleur ou sa religion.

ACTIVITÉS – ÉVÉNEMENTS

- Édition d'une lettre d'information numérique
- Hommage à des écrivains et des poètes français et étrangers pour l'ensemble de leur œuvre, soit à titre posthume soit de leur vivant.
- Organisation et/ou participation à :
 - La réunion mondiale annuelle de tous les P.E.N. en assemblée générale et débats en tables rondes : mises au point de dispositions et d'actions à suivre face à des événements concernant les écrivains
 - Des colloques et festivals littéraires ou de poésie à l'étranger
 - Colloques et échanges internationaux organisés par le P.E.N. International
 - Rencontres, manifestations littéraires, dîners-débats, présentation d'ouvrages d'écrivains français et étrangers en leur présence, leurs invités et les nôtres.
 - Membre des Comités de la Paix, des écrivains en prison, des droits de la femme, de la diversité linguistique et de la traduction littéraire.
 - Le P.E.N. Club est accrédité auprès de l'UNESCO.
 - Ces événements sont accueillis dans des lieux prestigieux comme La Société des Gens de Lettres, La Maison des Écrivains, La Maison de l'Amérique latine, La Maison de la Poésie, l'Institut du Monde arabe, le siège du P.E.N. Club français, etc. Ils sont ouverts aux membres du P.E.N. Club, aux Amis du P.E.N. Club, à la presse sur invitation, et au grand public qui en est informé par invitation et/ou par la presse.

EXTRAIT DES STATUTS

Les Centres P.E.N. réunissent dans chaque pays les écrivains qui souhaitent établir des relations personnelles entre eux et leurs confrères étrangers, faciliter de toutes manières la circulation des ouvrages de l'esprit et les échanges littéraires. Les membres de la Fédération P.E.N. s'engagent à se conformer aux principes de la « CHARTE » formulés par les congrès de Bruxelles, Lugano et Édimbourg.

P.E.N. Club français
11bis, rue Ballu
75009 Paris

Tous droits réservés.